

**CRITIQUE, concert. ORLÉANS,
le 8 février 2025. PÉPIN,
LISZT, JOUBERT, WAGNER...
Orchestre symphonique
d'Orléans. Marius Stieghorst,
direction**

**L'écoute des œuvres de la compositrice
contemporaine CAMILLE PÉPIN continue de
produire ses indiscutables délices ;
preuve est faite si l'on en doutait
encore que partitions contemporaines et
plaisir auditif sont compatibles ; « *les
eaux célestes* » (2023) relèvent le défi
de leur titre en forme d'oxymore...**

L'immatérialité céleste (justifiée par la légende chinoise qui est le prétexte littéraire de la partition) fusionne ici avec la texture liquide en un précipité alchimique, orchestralement passionnant à suivre ; c'est un scintillement ravélien dont l'hypersensibilité de l'écriture s'inscrit dans le sillon de la grande école française, celle que l'on aime absolument : créative, vibratoire, hautement suggestive ; filigranée et subtile, pointillisme et impressionniste... Le chef soigne chaque phrase de cette parure instrumentale qui joue sur la

transparence ; il déduit de la matière des nuages en question, ce chant tout en ondes et vibrations particulières dont les apports les plus significatifs sont produits par les nombreuses percussions dans le sens d'un ruissellement et d'un scintillement continu [les claviers : célesta, marimba, vibraphone,...], sans omettre l'éclat tout aussi ciselé des teintes métalliques [cloches, gongs,...]. L'orchestre de Camille Pépin qui s'éveille ainsi et murmure, exprimant l'impérieuse activité de l'intime, produit le meilleur lever de rideau d'un programme très habilement conçu. Et qui va crescendo pour le plus grand plaisir du public.

Avec **LISZT**, l'Orchestre symphonique d'Orléans montre combien il est chauffé à blanc pour **Prométhée** [poème symphonique de 1855], évocation spectaculaire et vertigineuse de la geste du titan audacieux, traître aux dieux, qui déroba donc le feu divin pour l'offrir aux hommes) ... Les instrumentistes façonnent en tensions et coups de force, cette montagne symphonique, âpre et convulsive dont les secousses expriment la lutte effrénée, radicale, l'endurance de Prométhée. Cordes acérées, cuivres rageuses, bois électriques...L'élévation espérée de Prométhée, jamais réalisée est refusée par Zeus lui-même. Et le déroulement qui se referme et se répète traduit le supplice qu'inflige pour l'éternité le dieu juge, au demi dieu rebelle. Précis et véhément, l'Orchestre rugit en vagues denses, vives ; chef et instrumentistes soulignent tous les accents de la palette lisztéenne, sa furieuse efficacité dramatique, sachant aussi éclairer d'étonnantes couleurs wagnériennes ; comme des harmonies proprement Franckistes...

S'y condensent la forge éruptive et volcanique, toutes les secousses liés à la colère jupitérienne et aux morsures infligées à celui qui a fait le choix des hommes plutôt que des dieux : haine et souffrance composent un tableau orchestral des plus tendus et contrastés avec cependant des séquences de pur hédonisme instrumental ; Liszt ciselant la

couleur pour davantage d'expressivité. Dans ce combat de tous les diables, l'espoir et la résilience de Prométhée sont les vrais sujets. Les instrumentistes réussissent plusieurs séquences dont la somptueuse partie née de l'alliance cor de basset / violoncelles, et ensuite la réitération du motif de Prométhée, exposé par le cor solo.

En seconde partie place à la création de **JULIEN JOUBERT** [orléanais né en 1973], « **La boîte de Pandore** » jouée en création. C'est une musique très séduisante et efficace dont l'orchestration [**Clément Joubert**] sert idéalement le sujet de Prométhée [introduit par Liszt auparavant] puis de Pandore grâce à l'appui d'un très bon texte dit [et écrit] par le récitant [**Hugo Zermati**] et une enfant (**Emma Benseddik**, élève du CRD d'Orléans). Malgré un problème d'équilibrage du son car les tutti de l'Orchestre couvrent systématiquement les deux acteurs récitants [au point de rendre inaudible alors leur dialogue], saluons la qualité du texte et l'articulation du récitant, apte à raconter le duel Jupiter / Prométhée, la sanction du Dieu surpuissant qui s'appuyant sur le désir et la curiosité, parvient sans mal à punir l'humanité en présentant à Prométhée et son frère, Epiméthée, la sublime Pandore, l'agent de tous les maux de la terre.

L'espérance qu'elle fait surgir de la jarre promet une échappée à la fatalité, ce qui permet ensuite d'enchaîner avec le sublime poème de Victor Hugo [L'avenir / L'année terrible écrit en 1872], dit depuis le praticable du chef : où de la barbarie générale surgit dans la gueule du lion de la guerre, le chant divin d'un rouge-gorge, porteur d'espoir.

La partition développe en particulier le désarroi et la souffrance de Prométhée, puis dans un tango séducteur fait surgir la beauté fatale de Pandore, enfin dans un ultime élan mélodique, la puissante image de l'espoir qui structure le rayonnant final : » par l'art, l'intelligence peut vaincre. Un espoir est possible » ainsi que le texte le précise [par la

voix de l'enfant].

Le programme symphonique tenait la promesse d'une gradation à la fois spectaculaire et poétique... La conception programmatique, exemplaire, a produit ses fruits : Pépin, Liszt, puis Joubert ; et enfin, apothéose attendue [et dessert délectable] **WAGNER**, le plus suggestif et le mieux conçu, l'ultime scène de son opéra parmi les plus subtils sur le plan orchestral : **La Walkyrie**. L'Orchestre Symphonique d'Orléans relève les défis multiples d'une séquence redoutable dont le sujet est le mur de flammes suscité par Wotan, père aimant qui exile sa fille, mais en lui garantissant une protection flamboyante (au sens strict) ; aux instrumentistes revient le défi d'exprimer la muraille de flammes dansantes et crépitantes, mais aussi les déchirants adieux du père à sa fille chérie, la Walkyrie trop compatissante, et qui s'éveillera à l'amour [de Siegfried] devenue désormais Brünnhilde la mortelle. Marius Stieghorst se saisit de la partition avec une énergie redoublée... défendant une conception expressive et dramatique qui recrée pour les spectateurs d'Orléans, la forge primitive, ce flamboiement à la fois soyeux et scintillant dont Wagner a le secret (et l'éloquente maîtrise) pour chaque final de ses opéras : puissance et vitalité des cuivres, bois souverains en totale fusion avec la soie voluptueuse des cordes, le grand sorcier Wagner s'impose en fin de soirée, déversant des torrents de prodiges instrumentaux. Superbe soirée symphonique à Orléans.



L'Orches

tre Symphonique d'Orléans crée La Boîte de Pandore de Julien Joubert, création, commande de l'Orchestre © classiquenews 2025

CRITIQUE, concert. ORLÉANS, le 8 février 2025. PÉPIN, LISZT, JOUBERT, WAGNER... Orchestre symphonique d'Orléans. Marius Stieghorst, direction

agenda

PROCHAIN CONCERT événement de l'orchestre symphonique d'Orléans : les Sam 26 et Dim 27 avril : latin-jazz Symphonic, ou la fusion heureuse, réjouissante des rythmes et mélodies Latino jazz au format Symphonique, avec le trio de jazz mené par le pianiste Dominique Fillon et les instrumentistes de l'Orchestre symphonique d'Orléans – PLUS D'INFOS et réservations directement sur le site de l'orchestre

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE
D'ORLÉANS. Le Mythe de
Pandore, les 8 et 9 fév 2025.
Camille Pépin, Julien
Joubert, Liszt, Wagner...
Marius Stieghorst, direction**

Avec deux poèmes symphoniques (*les eaux célestes* de Camille Pépin et *Promothée* de Liszt), une création inédite de Julien Joubert, commande de l'Orchestre Symphonique d'Orléans (« *Pandore* » qui donne son titre au programme) et un drame lyrique (extraits de la *Walkyrie* de Wagner), le premier concert 2025 défendu par l'Orchestre Symphonique d'Orléans, à la fois ambitieux et original, promet bien de grands vertiges orchestraux.

Dédié à la mythologie, ce concert s'annonce tout aussi mythique. Dans cette immersion musicale, les mythologies grecques, germaniques, nordiques et chinoises se rencontrent pour une expérience immersive. Avec les instrumentistes orléanais, ouvrez la boîte de Pandore !

PANDORE, une beauté vénéneuse... Qui n'a jamais entendu l'expression « ouvrir la boîte de Pandore » ? comme une alerte à une catastrophe annoncée... Il est vrai que la fable évoque la cassette que détenait l'inoubliable beauté qu'était Pandore ; cassette ou boîte qui ne devait jamais être ouverte, sans quoi tous les maux et les catastrophes allaient se répandre sur terre. Le concert de l'Orchestre Symphonique d'Orléans a raison de lier dans un même programme les deux figures mythologiques, Prométhée et Pandore, car Jupiter a créé Pandore, incarnation absolue de la beauté féminine pour se venger de ... Prométhée qui avait osé dérober le feu aux dieux pour le transmettre aux hommes. Non content de punir l'audacieux en l'attachant à un rocher pour qu'un aigle dévore son foie (qui se reforme chaque nuit), Zeus cible le frère de Prométhée, Épiméthée. Dans les faits, Zeus éprouve ainsi Épiméthée qui pourtant avait juré de ne rien accepté du dieu des dieux : il accepte Pandore, créature offerte par Zeus qui l'a créé. Mais la jeune beauté détient aussi un coffret qui ne doit jamais être ouvert. La curiosité étant trop forte, Pandore ouvre la boîte et déverse ainsi vieillesse, maladies, guerre, famine, folie, vices, jalousie, manipulation, ... sur la terre. La légende véhicule en réalité une misogynie plus que discutable, comme si la femme était indissociable d'une catastrophe à venir, un appel aux pires maux de la terre. Et plus tard, dans la Bible, par qui vient l'esprit de la tentation et du fruit défendu ? De nombreux écrits anciens, de nombreuses croyances s'entêtent à culpabiliser la femme vis à vis de l'homme vertueux ; comment accepter aujourd'hui que toute femme est une manipulatrice fatale, une séductrice tentatrice ? C'est au final concéder aux hommes bien peu d'esprit critique voire d'intelligence. L'intérêt des mythes est de nous faire réfléchir et de relativiser les croyances fussent-elles les plus anciennes et les plus répandues.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE D'ORLÉANS
ORLÉANS, Théâtre / Salle
Touchard

Le mythe de Pandore
Samedi 8 février 2025 – 20h30
Dimanche 9 février 2025 – 16h



Infos & réservations directement sur le site de l'ORCHESTRE
SYMPHONIQUE D'ORLÉANS :
<https://www.orchestre-orleans.com/concert/le-mythe-de-pandore/>

distribution

ORCHESTRE SYMPHONIQUE D'ORLÉANS
Direction : Marius Stieghorst / comédien : Hugo Zermati

Camille PEPIN : "Les eaux célestes"
Julien JOUBERT : "Pandore" (création mondiale)
LISZT : "Prometheus"

WAGNER : extraits de la Walkyrie :
"Wotan's Farewell" & "Magic Fire Music"
/ les adieux de Votan, la musique du feu

POUR EN SAVOIR PLUS

Causerie musicale avec le chef Marius Stieghorst
Mercredi 5 février 2025 – 16h

Médiathèque d'Orléans

tarifs

Hors abo : □ Cat 1 : 36 €/ Cat 2 TP : 33 € / Cat. 2 TR : 30€ /
Cat 3 : 25 €
-26 ans : 13€.

Abonnement 5 concerts □ : Cat.1 : 144€ / Cat.2 : 132€ / -26 ans
: 35€

Billetterie en ligne :

□ <https://billetterie-orchestreorleans.mapado.com/>

Ventes au guichet

Pour tous les concert – Orléans Val de Loire Tourisme place du
Martroi

du lundi au dimanche de 10h à 18h – 02 38 24 05 05

Pour les concerts salles Touchard et Barrault auprès du
Théâtre d'Orléans

le mardi de 10 h à 18 h ; les jeudi et vendredi de 14 h à 18 h
– 02 38 62 75 30



Pandore / Pandora par le peintre John William WATERHOUSE (DR)

Le PROMÉTHÉE de Liszt

Liszt compose son poème symphonique **Prométhée** (Prometheus) entre 1850 et 1855, d'après la pièce d'Herder (*Le Prométhée délivré*) pour laquelle Liszt avait conçu à l'origine, une musique de scène comprenant 8 parties chorales et une ouverture. L'assistant de Liszt à Weimar, **Joachim Raff** (depuis 1849), proposa au compositeur d'en déduire une œuvre intégrale cohérente. Liszt reçut cette nouvelle partition unitaire, la corrigea et la fit représenter le 24 août 1850. Il la retravailla encore sous la forme d'un poème symphonique de grande ampleur, lequel fut joué à Brunswick en octobre 1855. Liszt structure sa partition selon le diptyque « malheur et gloire » ; emblématique de toute ses œuvres, le développement passe des ténèbres à la lumière, du lugubre chthonien aux nimbes célestes, éthérées. Le 5^e poème symphonique de Liszt qui est l'inventeur du genre, suit ce cheminement qui vaut rite spirituel : « audace, souffrance, endurance, salivation ».

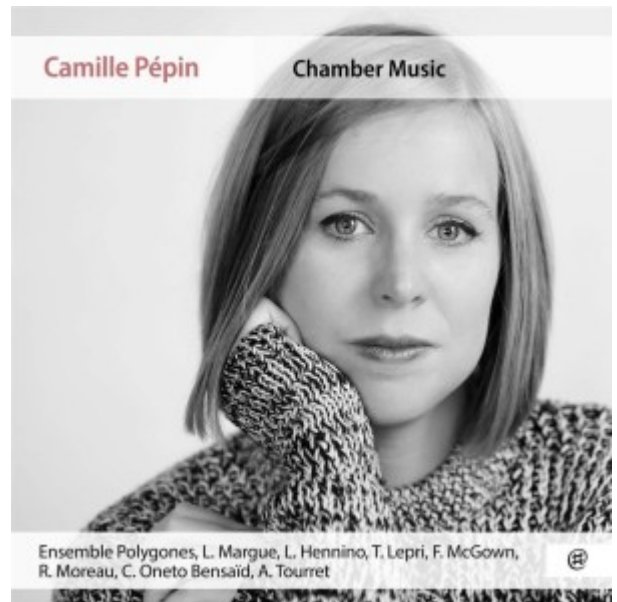
Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic)

Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic) – Sorti en début d'année, ce disque de la jeune compositrice Camille Pépin et de ses sympathiques acolytes et complices interprètes, dont on trouvera tout le parcours sur le site nominal, a déjà traversé la moitié de l'année sans prendre une ride à l'écoute, d'une

toujours vive, vivace jeunesse : production de l'hiver encore toute en fraîcheur, quelle que soit la chaleur intense de son contenu.

Lyra, étoile bipolaire

Instrumental d'une bonne douzaine de minutes, le premier morceau, pour quatuor à cordes (deux violons, alto et violoncelle), harpe et percussions se place délibérément sous la bonne ou mauvaise étoile de Lyrae, étoile dite variable de la constellation de la Lyre, connue (des astronomes !) pour ses phases, ses variations contrastées. Ce n'est pas l'étoile polaire, mais bipolaire dirais-je à écouter cette sombre et brillante transposition de la vue, télescopique, à l'ouïe, macroscopique et microscopique, les tutti et les pupitres singuliers, qu'en donne Camille Pépin. Des vibrations inquiétantes de cordes, des percussions graves, sombres, tambours sourds, des ostinatos obsédants, oppressants, installent d'abord une atmosphère angoissante, une brume morbide cependant vite dépassée par une pulsation, une impulsion, disons une pulsion de vie d'un rythme vital entraînant dans sa ronde chorégraphique, le funèbre déjoué par l'allègre, cordes frottées éclairées des cordes pincées de la harpe, éclats de lumière, scintillements stellaires, musique des sphères rêvée de Pythagore, arrondie poétiquement des notes douces du xylophone, telle la danse de rondes et minuscules planètes lointaines. Des phases de paix pianissimo, scandent les turbulences fiévreuses et je dirai (encore) des plages, sans doute célestes, mais que, dans un insensible atterrissage du morceau, je sens –musique, art abstrait des sons qui font sens



personnel—comme un sable mouillé de mer sur lequel s'imprime en douceur, des traces étoilées, des pas confondus dans la nuit et le silence de cette impalpable fin de la pièce fondue dans l'infini.

Chamber Music

Quand on aime James Joyce (1882-1941), bagage aussi obligé de tout écrivain de ma génération, on ne peut que se réjouir de voir des jeunes talentueux s'intéresser à l'auteur du génial *Ulysses*(1922), par ailleurs grand poète. Camille Pépin, bel hommage, prend le titre de *Chamber Music* (1907), du recueil de trente-six poèmes dont elle choisit dix-huit et en tire une véritable et complexe cantate.

Poème d'amour narratif dramatique, au sens théâtral, avec exposition, nœud, péripéties et dénouement, dans la terminologie musicale, prélude, interludes et finale, il réfère souvent à la musique explicitement : « cordes, « harpe », « chant », chanteur », « villanelle, rondeau », etc. Mais plus que ce vocabulaire la musique du texte vient du jeu subtil des rimes, internes aussi en assonances, des allitérations, répétitions de sons allant pratiquement à la paronomases, mots entiers en consonance, comme ces quelques exemples suivis, jeu musical sur les w, v, appuyés sur les i et r : “river where”, “The willows”; « river / For Love wanders there / Pale flowers... »

Musicalement, un motif à saveur archaïsante, un modalisme celtique sans doute, est sans cesse renouvelé avec une richesse qui, semblant dépasser l'effectif instrumental, violon (Louise Salmona), violoncelle (Natacha Colmez-Collard), cor (Alexandre Collard), clarinette (Carjez Gerretsen) et piano (Célia Oneto Bensaïd), aspire à l'orchestre, nécessitant ici un chef (Léo Margue). La mezzo-soprano Fiona McGown, voix intime pour la chambre et puissante pour l'expression du sentiment, beau timbre riche et fruité, éclatant de lumière dans les aigus, est fondue dans la trame

musicale mais jamais confondue, dans une balance virtuose de tous les instruments toujours nettement caractérisés, une homogénéité remarquable dans le rythme pourtant souvent très soutenu, très dansant, de cette pièce de plus de trente minutes. Avec des nuances admirables, sans solution de continuité, la voix de la chanteuse passe de la récitation au récitatif et au chant, paraphé parfois, en fin de strophes d'onomatopées vocalisées joyeusement (« a », « o, »). La musique sert fidèlement la phrase, à peine quelques voyelles diphtonguées. Quelques strophes de vers courts ont de petites reprises. Les variations rythmiques sont incessantes et dans une allégresse, une joie « jazzy », le violoncelle a parfois la chaleur tropicale de Villalobos. Les instruments sont traités, et merveilleusement, à égalité, ligne de cor comme un horizon nouveau, clarinette étincelante et piano, plus que percutant, palpitant, crépitant de vie. Une pièce d'une grande cohérence, un ensemble concertant avec voix, qui mériterait de devenir un exigeant classique d'aujourd'hui.

Indra

À Lili Boulanger dédiée, duel plus que duo violon-piano, éclatant, fracassant, Indra invoque, provoque cette divinité hindoue de la guerre dans un tempo haletant, harassant, une course poursuite pressée, stressée, striée des grincements des cordes, oppressée de répétitives ponctuations rageuses du clavier, avec des à plats, des calmes de pas à pas inquiétants, piano pianissimo réduit à des pointillés, violon, à la sourdine d'une ligne, éclairée enfin d'une inutile mélodie à la corde, tragique beauté comme un regret, avant de repartir à la charge au galop, dynamique dynamite d'un seul coup arrêtée.

Luna

Pour violon, violoncelle, cor, clarinette et piano, pièce en trois parties (en espagnol), « Luna » ('Lune'), « Aurora » ('Aurore'), « Sol » ('Soleil'), plus que descriptive est

suggestive d'atmosphères, d'ombre, de lumière, glissant insensiblement de la nuit à l'incertaine lueur qui précède le lever triomphant du soleil. D'abord, les graves ombreux du piano, vibrations, frémissements, froissements d'ailes des oiseaux nocturnes des cordes, sur les plis et replis de la nuit, insectes luminescents, menus hululements doucement lumineux : tout se fond dans la paix germinative d'une vie qui s'ébroue dans les creux, dans la clarté de l'ombre d'une Nuit transfigurée par le bonheur timbrique, un oiseau se posant délicatement sur la corde tout doucement clarinettante dans son premier essai de gazouillis auroral du clavier. L'Aurore coule de source lumineuse, éveillée de vols, d'envols chassant en douceur les vagues d'ombres murmurantes du violoncelle. Un cor floconneux, affirme, étale ses solaires couleurs, étirant ses rayons comme on étire ses bras au réveil avant d'être repris dans l'ivresse rythmique du jour pleinement revenu.

Kono-Hana

Pour violoncelle seul, Kono-Hana, a pour source la délicate déesse japonaise du cerisier et pourrait opposer la douceur irisée de ses pétales évanescents, la finesse de sa ligne, de son impondérable dessin d'estampe raffinée, à l'opaque pétulance belliqueuse d'Indra, le dieu indou de la guerre. Sans étalage de pittoresque musical mais simplement l'usage discret de la gamme pentatonique orientale, la compositrice crée, tout en nuances, avec ici à peine ses variations de rythme de pizzicati comme des pépiements d'oiseaux ou le léger bruissement de la brise sur les cordes, tout un climat méditatif d'un calme matin transparent, esthétique et extatique à la fois : Zen.

Certes, à l'écoute de ce disque, de ces pièces, on peut invoquer, dans les réminiscences de la compositrice, le dynamisme rythmique du Stravinski du Sacre, la prestidigitation répétitive virtuose de Reich, pourquoi pas la chaleur profonde, tropicale, du violoncelle des Bachianas de Villalobos : c'est le riche bagage intégré de tout musicien de

notre temps qui en fait langage. Mais tout cela est tissé dans une trame pratiquement orchestrale d'une grande personnalité, avec une éblouissante connaissance des timbres qu'il faut saluer. Et l'on sent le bonheur, communicatif, des interprètes de Polygones à jour cette musique si ajustée à leurs talents.

La prise de son est remarquable. Il est rare qu'un disque de musique contemporaine, pour intéressant qu'il soit, incite à la réécoute : celui-ci invite et envoûte.

Cd, critique. Chamber Music / Camille Pépin / Ensemble Polygones (1 cd NoMadMusic)